Jean Alexis Balland

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1762 — Inspecteur général de l'Université

Né à Clairval sur le Din (Doubs), le 21 avril 1742

Mort à Paris, le 16 juillet 1813

ou 1814?

Notes bio-bibliographiques

G. Bonnardet
Pr. de l'Oratoire

PHILIPPE LE BAS
Croquis à la plume par David

(Cabinet des Estampes)

P. Jean Alexis Balland

Liste de 1790 du diocèse de Besançon, 47 ans, supérieur du collège de Béthune
entré à Paris en X 1762
prêtre le 2 mars 1776

1779 Béthune sup. act
1782 " "
1785 " " Entra en 1808 au Conseil supérieur de l'Instruction
1788 " " publique.
1788-89 " " Mort à la fin de 1814.
1789-90 " "
1790-91
1791-92

G. Lenotre = Vieilles maisons, vieux papiers, p. 80. (Il faut lire tout le chapitre « Babet » sur P. Le Bas)

« Mme Lebas vécut ainsi, de misère et de souvenirs, oubliée, volontairement inaperçue, malgré sa jeunesse et ses charmes. Quand Philippe eut douze ans, elle le conduisit à Juilly et le présenta au P. Balland, préfet des études du célèbre collège. « Madame, interrogea l'Oratorien, cet enfant serait-il le fils du député du Pas de Calais à la Convention ? » Sur la réponse affirmative, le prêtre attira l'enfant et le pressa contre sa poitrine. « Ah! Madame, je ne saurais prendre trop de soins de votre fils : son père m'a sauvé la vie! »

Voir : Stéphane Gol : Le conventionnel Le Bas

Biographie des Hommes vivants t. I p. 178 « Il ne faut pas le confondre avec M. Balland, de la Congrégation de l'Oratoire, qui fut nommé par Bonaparte conseiller titulaire de l'Université, et qui mourut à la fin de 1814. »

Arnault : Biographie nouvelle des contemporains t. 2 p. 54

« Balland (N.), homme instruit et probe, ne s'est cependant fait connaître par aucun ouvrage ni par aucun fait marquant. Membre de la congrégation de l'Oratoire, il traversa la Révolution sans en être froissé, fut nommé sous l'Empire conseiller titulaire de l'Université, et mourut très âgé, vers la fin de 1814. »

Hamel : Histoire de Jouffroy, p. 353, 354

« De 1801 à 1807 la charge importante de Préfet des Études fut remplie par le P. Balland, homme d'un grand savoir et du meilleur monde, qui, par sa longue expérience et ses relations étendues, eut une grande part au succès du collège.

Né en 1741, à Clairval-sur-la-Dix, au diocèse de Besançon, il avait fait d'excellentes études à Salins et sa philosophie chez les Jésuites de Dôle, était entré dans la Congrégation en 1762, et avait été ordonné prêtre en 1776. Successivement préfet de pension et des études à Niort et supérieur du collège de Béthune de 1777 à 1783, il dirigeait depuis 7 ans l'académie d'Effiat (1), où il avait eu pour élèves Decaix et Casabianca, lorsque la Révolution éclata.

M. de Fontanes, dont il avait été le précepteur, l'avait en vénération. Il venait très souvent le voir à Jouffroy, et se plaisait à visiter avec lui les classes et les études. Il ne se lassait pas d'admirer leur parfaite discipline ; il appréciait la méthode d'enseignement qui y était suivie .....

En quittant Jouffroy, le P. Balland fut nommé inspecteur général de l'Université.

(1) Erreur. A la page précédente, on voit qu'il n'a pas quitté la plaine d'Issoire à Béthune (2)

Mon Catalogue — du diocèse de Besançon, entré à Paris en 1762, prêtre 2 mars 1776

M.M. 607, 5e catalogue, N 115 =

Jean Alexis Balland, de Besançon, entré à Paris en 1762.

M.M. 617 p. 115

Le Conf. Jean Alexis Balland, laïc, 21 ans environ, natif de Clairval sur le Din, diocèse de Besançon, fils de feu Alexis Balland, marchand et de D. Jeanne Dronier, ayant fait ses humanités partie en notre collège de Salins, partie chez des Maîtres particuliers, la philosophie au collège des Jésuites de Dol, entré à Paris le Xbre 1762, reçu le 24

Pension ordinaire et s'entretiendra

M.M. 613 p. 73 N 296

21 avril 1742

Jean Alexis Baland né à Clairval sur le Din, dioc Besançon

reçu 24 X. 1762, prêtre 2 mars 1776

1775 Niort préf de pension
1776 " préfet de collège
1777-80 Béthune collège supérieur
1781-83 " " "

Archives de la Seine = Acte de décès =

Conseiller ordinaire et inspecteur général de l'Université, non marié
Mort à Paris XI, rue de Tournon N° 17, le 16 juillet 1813, à 1h du matin, à 71 ans

On ne dit pas qu'il est prêtre ; on le dit non marié.

Archives Nationales = Il n'y a pas de dossier universitaire à son nom.

MM. 612 , page , N° 1819 de ma copie

Le confrère Jean Alexis Balland, laïc

Né à Chaisval sur-le-Dix, Dioc Besançon, 21 ans

Fils de feu Alexis Balland, bourgeois et Jeanne Dronier

Humanités à l'ouvr. de Salins, puis chez des Frères, phil. aux Jésuites Bâle

Entré à Paris le , vêtu le 24 X 1762

Pension ordinaire et entretien.

MM. 614 , page 99 , N° 596

Le confrère Balland laïc

Né à Clerval-sur-le-Dix, diocese de Besançon, 21 ans

Fils de feu Alexis Balland marchand, et de Jeanne Dronier

Humanités au college de Salins, et des particuliers, et la philosophie au college de Bâle

Entré à Paris le X^bre , vêtu le 24 Decembre 1761

Pension : ordinaire et son entretien

Cf. liste dossier NIORT

Paris, ce 18 7bre 1891

Lettre de Léon Seché au P. Sugold

Mon cher Révérend,

Votre lettre m'arrive en même temps qu'une lettre de M. Rousse, l'avocat à qui en veut le P. Bliard. Je vous la lirai quand je vous verrai. Merci de votre obligeante communication. Avez-vous pris connaissance de mon article sur M. V. Darboy? Il a paru dans la Revue de famille du 15 7bre (à Chaussée d'Antin)

Je pars demain pour Ancenis où je resterai jusqu'au vendredi 25 courant. Vous seriez bien aimable de m'y envoyer une note bio-bibliographique sur le P. Ballan, de l'Oratoire, qui fut le professeur de Fontanes et que celui-ci fit entrer en 1808 dans le Conseil supérieur de l'Instruction publique. Je fais en ce moment

V. mon Dict. des hommes vivants.

un nouveau chapitre sur le gouvernement sous le Consulat et l'Empire, et j'aurai besoin d'une note aussi étendue que vous pourrez la faire sur le P. Ballon. Je n'ai rien trouvé le concernant à la Bibliothèque nationale.

Je vous envoie le dernier n° de la Revue contenant un nouveau chapitre sur l'opposition parlementaire sous Louis XVI.

Au revoir, mon cher Révérend à bientôt. Dès mon retour à Paris je vous ferai signe

Votre tout dévoué

Léon Séché

mon adresse à Ancenis (Loire-Inf.)
et basse grand'rue.

Jean Alexis Balland 2

Prêtre de l'Oratoire

né à Clairval sur le Din (Doubs) 21 avril 1742

mort inspecteur général de l'Université ~~en 1814~~
16 juillet 1813

~~[illegible]~~

Rabbe, Boisjolin et Ste Preuve = Biographie universelle des contemporains. Paris. Bourquet 1839 5 vol. in 8°
t. I p. 211.

N. Balland, membre de la Congr. de l'Orat., aussi distingué par ses talents que par sa modestie, dut à l'obscurité dont il s'enveloppa, le repos dont il jouit pendant la tourmente révolutionnaire.

L'empereur le nomma, en 1809, conseiller titulaire de l'université, qui venait d'être créée, place que Balland remplit avec distinction, malgré son grand âge, jusqu'à sa mort arrivée en 1814.

Le Père Balland était le seul oratorien qui refusait de saluer Fouché, lorsque ce dernier venait à Juilly. [source?]

Le Temps : 1 avril 1933

La Petite Histoire

PHILIPPE LE BAS

La reine Hortense exilée, fixée en Suisse, cherche un précepteur pour son second fils. On est en 1820; depuis plus de dix ans elle vit séparée de son atrabilaire mari, Louis Bonaparte, naguère roi de Hollande, frère puîné du grand empereur. Il a pris charge de son fils aîné; l'autre, il le renie et l'abandonne à son ex-femme. Celle-ci a confié l'éducation de l'enfant, qui atteint sa douzième année, à l'abbé Bertrand, ecclésiastique bienveillant et très attaché à son cher élève, en lequel il découvre déjà toutes les qualités qui font les grands princes. La reine souhaiterait, comme contrepoids à cette indulgence, trouver un homme qui ne flattât point son enfant, qui l'élevât « à la dure » et qui, prématurément mûri par les difficultés de la vie, pût l'instruire, en même temps que de toutes sciences, des problèmes sociaux que la Révolution a posés sans parvenir à les résoudre. On lui signala un jeune érudit de vingt-cinq ans, né à l'époque de la pleine Terreur : il se nommait Philippe Le Bas et était le fils de ce représentant du peuple qui, marié à Elisabeth Duplay, l'une des filles du menuisier hôte et ami de Robespierre, sacrifia sa vie, au 9 Thermidor, pour suivre le sort de l'*Incorruptible* vaincu dans sa lutte contre la Convention.

Elisabeth Le Bas restait veuve après un an de mariage; on l'incarcéra ainsi que son père, ses sœurs, sa mère que l'on trouva le surlendemain pendue dans son cachot : suicide ou, plus vraisemblablement, assassinat. Elisabeth, à vingt et un ans, avait une âme de Romaine; les agents qui vinrent l'arrêter la trouvèrent étendue sur le parquet, à demi morte d'horreur et de désespoir; elle se traîna jusqu'à la prison de la Force, emportant son enfant, le petit Philippe, né cinq semaines auparavant. Transférée à la geôle de la rue Richelieu, elle y passa tout l'hiver, dans une cellule sans fenêtre, au-dessus d'une écurie. Dénuée de toutes ressources, fière encore et ne supportant pas que la veuve de Le Bas inspirât la pitié, elle dissimulait sa détresse et se levait la nuit pour aller, en cachette, laver les couches de son petit à l'abreuvoir de la cour. Libérée après cinq mois de détention, suspecte encore aux réacteurs, elle dut gagner son existence en s'engageant comme lessiveuse dans les bateaux-lavoirs de la Seine. On lui conseilla de réclamer l'arriéré des émoluments de son mari; mais elle rédigea sa requête en stipulant qu'elle ne demandait que son dû « et non un secours des assassins de celui qu'elle aimait toujours ». Elle n'obtint rien. Son père, le menuisier, promené de prison en prison, ne pouvait l'aider, et c'est seulement vers la fin du siècle qu'il se remit au travail et rétablit ses affaires. Le petit Philippe fut mis, à dix ans, en pension chez les Oratoriens de Juilly; quand sa maman le présenta au père Balland, préfet du célèbre collège : « Madame, interrogea-t-il, serait-ce là le fils du député à la Convention ? » Sur la réponse affirmative, le prêtre embrassa Philippe et le pressa contre sa poitrine : « Ah! madame, je ne saurais trop prendre soin de

votre fils; son père m'a sauvé la vie. »

L'enfant se révéla singulièrement laborieux. Depuis qu'il était au monde sa mère s'était juré « qu'il serait quelqu'un et ferait honneur au nom de son père qu'elle-même portait de façon hautaine ». Elle l'avait élevé dans le culte des grands souvenirs de cette maison Duplay où s'étaient écoulées ses années heureuses. Robespierre restait pour elle l'irréprochable ami de tous les siens, et cela se justifie: celui qu'elle vénérait n'était pas le régicide, le dénonciateur de Danton et de Camille, l'auteur des lois sanguinaires de prairial, mais l'austère et chaste hôte de la maison paternelle, celui avec lequel elle s'était si souvent promenée aux Champs-Elysées et qui donnait des sous aux petits Savoyards; celui qui, aux douces soirées familiales, fredonnait des romances tendres, accompagné par Buonarotti sur le clavecin; celui surtout qui avait attiré Le Bas chez le menuisier, deviné l'amour d'Elisabeth et décidé son mariage dont il avait été l'un des témoins. Elle s'enorgueillissait de ce passé comme d'autres d'une lignée de noblesse, et Philippe partageait ce sentiment depuis que, tout enfant, il avait entendu dévotement, parlant du bon temps d'avant Thermidor, son grand-père Duplay, glorieux de son intimité avec Robespierre, sa tante Eléonore, la fidèle fiancée de l'idole, son cousin Simon qui avait été son secrétaire. C'était au temps du complot de Babeuf, dont ces gens naïfs espéraient merveille.

Après quatre ans de Juilly, il s'engagea dans la marine, passa ensuite dans la garde impériale et fit, en qualité de sous-officier, les campagnes de 1813 et de 1814. La paix signée, il obtint, à la préfecture de la Seine, un emploi qui lui laissait du loisir et lui permit de poursuivre l'étude des langues latine et grecque. A 22 ans il se maria; sa femme était sans fortune; un an plus tard Philippe était père, et, sans autre pécule que ses maigres appointements, se passionnait alors pour l'épigraphie, science absorbante mais qui ne nourrit pas ses adeptes.C'est ainsi que, « malade de surmenage et de soucis domestiques », il accepta la proposition de la reine Hortense; il lui fallait s'expatrier, se séparer de sa femme et de son enfant, car la mère du jeune prince ne voulait pas s'encombrer d'un ménage. Courageusement Philippe partit pour Augsbourg, où son futur élève suivait les cours du gymnasium.

Voilà donc le jeune robespierriste mêlé à la vie de ces princes qui, bien que naufragés, s'obstinent à tenir un semblant de cour : dès l'abord il surprend un peu, avec son air d'austérité républicaine, sa moustache jacobine, sa longue redingote sans grâce et son ignorance absolue de l'étiquette et de la hiérarchie. Manifestement il lui coûte de donner à son élève le titre de *Monseigneur*, et celui de *Majesté* à la femme encore agréable qui le paye. Mais, s'il n'a rien d'un courtisan, il est vite apprécié comme le plus honnête et le plus scrupuleux des précepteurs, et il se met à la tâche avec dévouement. Tâche ardue, car l'enfant ne se livre pas : soit timidité, soit, au contraire, conscience fanatique de sa destinée, il apparaît distrait, sans activité, sans application, déjà fataliste. Quand on le réprimande, lui représentant que, s'il ne travaille pas, il compromettra son avenir, que fera-t-il? « Moi? répond Louis, obsédé peut-être par un souvenir datant des Cent Jours, moi ? Je vendrai des bouquets de violettes comme le petit garçon qui est à la porte des Tuileries. » On sent que son nom écrasant lui pèse; mais il est soumis, tendre, il a bon cœur, craint de déplaire, et s'efforce d'apprendre pour ne pas mécontenter son maître. « Je commence à croire que je ferai de lui quelque chose », écrit Le Bas à sa femme restée à Paris. Bientôt, ayant perdu son enfant, elle viendra rejoindre son mari à Augsbourg; la reine Hortense charitablement lui accordera une petite place dans son entourage.

A la belle saison, on quitta la vieille ville bavaroise pour villégiaturer à Arenenberg, joli château situé en Suisse, sur les coteaux du Rhin, assez proche de Constance. C'est le Saint-Cloud des proscrits ; on y reçoit par séries, comme jadis aux résidences impériales. Les altesses déchues affluent; les princes dépossédés n'y sont point rares; tous ont la nostalgie de leur grandeur défunte et jouent mélancoliquement à ressusciter les protocoles abolis. Cela déconcerte le ménage Le Bas; Philippe surtout, dont l'âme est foncièrement républicaine, s'insurge tacitement contre les titres, les préséances, qui le relèguent en une sorte de domesticité; son grave esprit, épris d'égalité, nourri de Tacite et de Rousseau, dédaigne ces « simagrées » ; pourtant, comme il aime maintenant son pupille, il déguise ces impressions peu favorables, mais il s'épanche en des lettres à sa mère : « Les grands, écrit-il, se regardent comme des demi-dieux; ils font assez pour ceux qui les servent quand ils laissent tomber sur eux un regard de bonté... Un chat coiffé qui passe fixe bien plus leur attention que l'homme qui leur consacre son existence. Lorsqu'on est une fois admis dans ce que l'on regarde comme l'Olympe, le nectar devient bientôt de la piquette, et l'ambroisie de la ratatouille. »

Dans ces salons d'Arenenberg, meublés de reliques de Compiègne et des Tuileries, ornés d'imposants portraits de l'empereur et des princes de sa famille, le fils du conventionnel Le Bas n'est-il pas lui-même une épave des grands naufrages de l'Histoire ? Ne tient-il pas de son père un nom aussi illustre que celui des personnages qu'il coudoie ? Ces pen-

sées le rendent philosophe, et il s'associe complaisamment et sans rancœur à tous leurs jeux. Il assiste ainsi à une renaissance des courtisaneries d'antan. La reine Hortense a toujours ses flatteurs : on s'extasie quand elle exhibe ses aquarelles; on se pâme lorsque, en grattant sa guitare, elle chante *le Beau Dunois.* Comme à Trianon jadis, on joue la comédie : entraîné par l'ambiance joyeuse, Le Bas tient un rôle dans *Fanfan et Colas,* celui d'un précepteur brouillon; le prince Louis doit figurer le personnage d'un élève insubordonné; mais il refuse, estimant peu convenable de se montrer, même en fiction, ingrat et insolent envers le maître qu'il vénère : « Et voici pour faire juger de son bon cœur », note Philippe. Dissimulant sa rigidité habituelle, celui-ci consent à se divertir, à se déguiser, « fait l'acteur, le danseur, le souffleur »; il canote avec son élève, l'accompagne dans ses voyages, se plie à toutes ses fantaisies et, quoiqu'il soit absolument incroyant, reçoit respectueusement cinq fois, au cours d'un séjour à Rome, la bénédiction du Saint-Père. Quel contraste avec la maison Duplay, où il a grandi ! Il se souvient des heures passées chez le vieux menuisier, entouré de ses filles en deuil, alors que, portes closes, aux jours troubles qui suivirent la conjuration Babeuf, on fredonnait, à mi-voix, les romances célébrant l'heureux temps de la Terreur que l'audacieux conspirateur avait tenté de faire revivre. Ça se chantait sur l'air du *Pauvre Jacques :*

Ah! triste peuple! Adieu le siècle d'or,
N'attends plus que peine et misère,
Il est passé, dès le dix thermidor,
Jour qu'on immola Robespierre!

Chacun des héros de la tragique journée avait son couplet :

Brave Saint-Just, trop sensible Couthon,
Vous deviez être aussi victimes;
Et vous, Le Bas, l'intrépide second,
Vous eûtes des vertus sublimes...

Avec cet agrément dont il sait parer ses récits, M. Ferdinand Bac, dans son nouveau volume sur *Napoléon III inconnu* (collection des Enigmes de l'Histoire, publiée sous la direction de M. Louis Bertrand, de l'Académie française), nous décrit, avec maints détails inédits empruntés à des papiers de famille, cette petite cour d'Arenenberg, et nous conte le séjour de Philippe Le Bas chez les pâles fantômes de l'empire écroulé. Jamais le précepteur ne parut prévoir le grand destin réservé à son élève; peut-être était-il un peu découragé du piètre succès de sa pédagogie et jugeait-il que les princes sont inéducables : on le croirait à lire son jugement sur Mme Campan, qu'il eut l'occasion de rencontrer à Arenenberg; elle se flattait l'être l'éducatrice modèle et d'avoir merveilleusement élevé toutes les princesses impériales. « Cette dame, écrivait Philippe, possède au suprême degré l'art de faire des confitures, des liqueurs et des... cornichons ! » Il quitta le prince Louis en 1828 et rentra en France. Durant son absence, sa mère s'était remariée : pour ne point perdre le nom de son premier mari, elle épousa l'un des frères de celui-ci, Charles Le Bas, qui mourut en 1829, et elle resta fièrement, jusqu'à son décès, en 1859, « la veuve Le Bas ». Elle assista donc à la glorieuse destinée de son Philippe, qui, pour la publication des quatorze volumes de sa *France pittoresque,* — savante encyclopédie de notre pays, — fut élu membre de l'Institut. Il ne revit qu'une fois son écolier d'Augsbourg, devenu l'empereur Napoléon III et qu'il boudait ostensiblement depuis le coup d'Etat, étant resté, lui, républicain irréductible. C'était le 1er janvier 1859. Philippe Le Bas, alors président de l'Institut, dut présenter à l'empereur les délégations des cinq Académies. L'accueil du souverain fut ému et affectueux; l'attitude de Le Bas sévère et plus que froide. L'impératrice était indignée de « cette ingratitude inqualifiable »; l'empereur la calma : « J'ai cru, dit-il, en le retrouvant après trente et un ans, voir passer toute ma jeunesse avec ma pauvre mère... »

Philippe Le Bas mourut l'année suivante, un livre à la main, ouvert à la page où il préparait, pour les élèves de l'Ecole normale, une dernière leçon.

G. Lenotre.

P. BALLAND -

Scilly - 1806-1810

Né Clairvaux-sur-Dun.

Demande de renseignements
de M. Frech S.L. 3 Impasse
Eugène Delacroix,
94000 Créteil

12/02/1992